

Présentation

*François Gauthier et Guy Ménard**

Parmi les manifestations de la culture contemporaine qui sollicitent l'attention des sciences humaines, il y a lieu de faire une place singulière au phénomène des *raves* qui, depuis plus d'une dizaine d'années maintenant, rassemble et coalise l'exubérance de milliers d'adolescents et de jeunes adultes¹. Le *rave* n'est certes plus, aujourd'hui, le phénomène marginal et à maints égards clandestin qu'il fut à ses débuts, apanage d'une poignée bigarrée de jeunes mutants de la nuit. Au rythme envoûtant — et conquérant — d'une musique dite « techno », le plus souvent dépouillée de toute narrativité, il s'est diffusé rapidement et subrepticement dans la trame de la culture « urbaine » occidentale, s'imposant comme l'une des formes les plus significatives de l'effervescence de notre époque au sein des jeunes générations, exerçant un impact déterminant sur l'esthétique, la musique, la mode, les comportements, les valeurs et les styles de vie (voir notamment Reynolds, 1999 ; Silcott, 1999).

Le phénomène est demeuré longtemps ignoré — non seulement des sciences humaines, mais même du public en général, et il commence à peine à attirer le regard — parfois voyeur — des média. Pourtant — et il importe de le signaler —, le *rave* a été, dès l'origine, l'objet de nombreuses interprétations « de l'intérieur »

* Guy Ménard est professeur au département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal. François Gauthier y est étudiant au doctorat en sciences des religions. Il vient de terminer un mémoire de maîtrise portant sur l'étude du phénomène *rave*.

¹ En dépit de différences non négligeables, et bien qu'il ne soit pas expressément abordé dans ce numéro, on associera également aux *raves* le phénomène des « *circuit parties* » (comme le célèbre *Black and Blue* de Montréal). Nourris aux mêmes sources que les *raves*, mais ayant évolué de manière parallèle à ceux-ci, les *circuit parties* ont pris un essor considérable un peu partout dans le monde, à l'instigation marquante — quoique non exclusive — du monde gai.

même de la sous-culture techno, c'est-à-dire de la part de plusieurs de ceux et celles qui y participaient. Faisant écho à l'effervescence du milieu, des regards provenant de gens ayant plus ou moins flirté avec la scène *rave* ont en effet intuitivement perçu celle-ci sous les traits d'un singulier « rituel festif » (Ben Saâdoune *et al.*, 1997 ; Gauthier, 2000), non sans affinités avec le déferlement du carnaval brésilien (Choinière, 1997), voire avec l'antique dionysisme grec (Painchaud, 1997) — y compris dans la transe qu'il induit et dans le recours important qui y est fait à certaines substances psychotropes (Saunders et Doblin, 1996 ; Ward et Fitch, 1998 ; Collin, 1998 ; Push et Silcott, 2000). D'autres ont souligné le caractère très fortement *tribal* de la socialité qui s'y déploie (Maffesoli, 1984, 1998 ; Hampartzoumian (dir.), 1999 ; Petiau (dir.), 2001), mis en lumière les transformations qu'on a pu y observer eu égard à l'économie contemporaine de la sexualité et de l'érotisme (Joos, 1997), et même suggéré d'y voir l'un des lieux possibles d'une quête — postmoderne — de la transcendance (Ménard, 1999a, 1999b).

Qu'ils se situent d'emblée à l'intérieur de la « scène » *rave* ou qu'ils scrutent celle-ci avec un regard plus distancé, tous les observateurs ont unanimement signalé l'essence profondément *festive* — et, de ce fait, largement *transgressive* — du phénomène. Par là-même, et de manière plus ou moins consciemment exprimée, ces lectures ont pointé du doigt une virtualité éminemment *religieuse* du *rave*, au sens séminal des théorisations d'Émile Durkheim et de tout le courant socio-anthropologique qui s'en est inspiré depuis un siècle (notamment avec Henri Hubert et Marcel Mauss, Roger Bastide, Roger Caillois et Georges Bataille).

À ce titre, le phénomène *rave* sollicite singulièrement le regard des *sciences de la religion*. Plus précisément encore, peut-être, il provoque la capacité de celles-ci de saisir la dimension proprement *religieuse* de ce « bouillon de culture » et des nouveaux visages qu'il génère. Ceux-ci sont assurément fort différents des formes historiques et traditionnelles de la religion — à l'étude desquelles les sciences « religieuses » universitaires demeurent encore largement vouées. L'interpellation est en outre d'autant plus grande que le phénomène en question concerne d'abord et avant tout des — jeunes — générations largement exilées de ces formes religieuses traditionnelles et dont le vécu demeure le plus souvent aussi étranger qu'impénétrable aux praticiens universitaires des

sciences humaines. On comprend de ce fait sans peine que l'étude d'un tel phénomène se présente comme un véritable *défi* à la recherche universitaire — y compris, pour ce qui nous concerne ici davantage, à celle qui s'intéresse au phénomène religieux dans la culture actuelle. Cette étude s'inscrit évidemment dans la vaste entreprise de recherche qui, depuis plusieurs années maintenant, a tenté de saisir l'émergence de nouveaux visages du religieux dans la société et de repérer les diverses sphères vers lesquelles l'expérience contemporaine du sacré ne cesse de « se déplacer² » — pour peu, comme disait Marx, que l'on soit suffisamment attentif pour entendre l'herbe pousser.

*

C'est à relever un tel défi qu'a souhaité contribuer le colloque *Technoritualités — religiosité rave* qui a eu lieu dans le cadre du congrès de l'ACFAS (désormais : Association francophone pour le savoir) à l'Université de Sherbrooke, en mai 2001, et dont le présent numéro prolonge les travaux et les réflexions. Rarement, faut-il le dire, rencontre scientifique aura-t-elle autant attiré l'attention des média (écrits et électroniques), suscitant aussi bien la curiosité des hebdomadaires culturels que l'intérêt des grandes chaînes de télévision. D'aucuns, certes, n'auront sans doute vu là qu'un signe de l'engouement capricieux — et fugace — des médias pour un phénomène « de mode » aussi bruyant qu'éphémère. D'autres, en revanche, y liront au contraire une exhortation supplémentaire, pour les sciences humaines, à prendre acte de cet intérêt médiatique et à poursuivre leur propre — et indispensable — travail d'élucidation des transformations qui travaillent la société et la culture actuelles.

Ainsi, par exemple, dans le tableau des mutations sociales et culturelles repérables en ce tournant de millénaire, on retrouve souvent des thèmes tel celui de la désaffection des « jeunes » par rapport à toutes les « institutions » — y compris, bien sûr, les institutions religieuses et politiques. Or, un phénomène comme le *rave*, pour peu qu'on l'interroge sans préjugé ni complaisance, mais avec l'audacieuse intelligence que peuvent offrir les sciences

² Pour un aperçu général de cette vaste perspective de recherche, voir Ménard, 2001.

humaines, peut vraisemblablement éclairer la nature profonde de ces transformations et faire apparaître une réalité assez différente. Signalons ainsi que les féconds échanges qui ont eu lieu au cours et en marge du colloque ont, entre autres choses, permis d'entrevoir un lien sans doute fort significatif entre la sous-culture *rave* et de nouvelles formes d'engagement politique telles qu'on les voit par exemple à l'œuvre dans les nombreuses manifestations d'opposition à une « mondialisation » sauvage de l'économie qui continuent de faire les manchettes de l'actualité. Nouvelle manifestation du *religieux* dans la culture, le *rave* pourrait bien, en ce sens, pointer également dans le sens d'une nouvelle manière de penser, d'imaginer — et de vivre — le *politique*, en rupture avec bon nombre d'attitudes et de comportements issus de la modernité.

C'est dès lors vraisemblablement aussi à l'aune de ces considérations que l'on peut tenter de comprendre l'importante activité médiatique qu'a suscitée un colloque universitaire sur les *raves*. Porter un regard académique sur un objet aux yeux de plusieurs aussi « futile » et « décadent » pourrait sans doute être interprété comme relevant d'un processus de « légitimation » — voire de « réhabilitation », comme on a pu le lire³. Ce serait évidemment oublier que les sciences humaines ont d'abord pour tâche de comprendre, en-deça de toute velléité moralisante, la réalité humaine dans toute la complexité de ses transformations. Et le fait est que l'étude d'un phénomène comme celui des *raves* touche inévitablement des points sensibles de nos sociétés : l'usage de drogues, par exemple, les rassemblements spontanés de jeunes (ce qui, bien souvent, dans la mentalité populaire, ne saurait être de bon augure), une musique « assourdissante et incompréhensible » (et, de ce fait, commercialement peu « radio-diffusable »), des styles de vie apparemment plus marqués par la poursuite du plaisir que par celle de la « performance productiviste », etc. À vrai dire, la couverture médiatique d'un colloque comme *Technoritualités* et le nombre des réactions qu'elle a suscitées de la part du public⁴

³ Voir, sous la plume du journaliste Stéphane Alarie, le reportage consacré au colloque par le *Journal de Montréal* (15 mai 2001, p. 7) sous le titre « Le party *rave* réhabilité ! ».

⁴ Un journaliste de l'hebdomadaire culturel montréalais *Voir* confiait son étonnement devant la quantité pratiquement record de courrier des lecteurs reçu

semblent bien s'offrir comme un objet d'analyse presque aussi passionnant que celui sur lequel se penchait ce colloque...

*

On ne s'étonnera sans doute pas de retrouver surtout, dans ce numéro, les signatures de *jeunes* chercheurs, dont plusieurs terminent actuellement leur thèse de doctorat ou leur mémoire de maîtrise, et qui ont été parmi les tout premiers à se saisir de cet objet avec enthousiasme, en vue d'en poursuivre l'intelligence. Cela montre en fait — et il y a lieu de s'en réjouir — que l'*institution* universitaire, à qui l'on reproche souvent d'être « déconnectée » de la réalité, a encore la capacité de former une pensée critique capable remuer ses antennes à hauteur de pavé pour y saisir les soubresauts de ce qui est en train de naître au cœur de notre parfois bien déconcertante époque.

François GAUTHIER, coresponsable de l'organisation du colloque *Technoritualités* et de la production de ce numéro de *Religiologiques*, ouvre celui-ci en offrant aux lecteurs de la revue — dont plusieurs demeurent sans doute peu familiers avec cet univers — une vaste présentation du phénomène *rave* tel qu'il est apparu un peu partout dans le monde depuis plus d'une dizaine d'années. Il nous y sert en quelque sorte de « guide », accompagnant une poignée de jeunes *raveurs* tout au long de la nuit techno et nous faisant partager — pour ainsi dire « de l'intérieur » — l'intensité de leur vécu.

L'analyse plus systématique du phénomène s'amorce avec un article d'Anne PETIAU qui fait appel aux perspectives issues des thèses *postmodernistes*. L'hypothèse postmoderne, on le sait, se fonde sur le constat d'une large désaffection de la culture actuelle par rapport au « projet » de la modernité et de ses idées-forces (Raison, Progrès, Historicité, etc.), désaffection effectivement repérable à maints indices dans la culture *techno-rave*. Cette culture — ou cette sous-culture, comme on préférera —, Ghislain FOURNIER la range pour sa part parmi les visages que prend la

à la suite de l'édition du 7-13 juin 2001 qui traitait — en couverture — de la question des *raves*. (Un article y abordait la question la « guerre faite aux *raves* » par les services policiers ; un autre portait spécifiquement sur le colloque *Technoritualités*.) Les réactions du public, souvent enflammées, véhiculaient des opinions tout à fait divergentes par rapport au phénomène.

« quête de sens » polymorphe de l'Occident contemporain, offrant à ceux et celles qui y participent l'« intensité signifiante » d'un « voyage » — et, plus précisément, d'un « rite de passage » — à la fois extatique et initiatique.

L'importance centrale de la *musique* — et, plus précisément, d'un certain type de musique —, dans le phénomène *rave*, amène Éric BOULÉ à réfléchir sur le *son* — non pas d'abord comme phénomène acoustique mais bien plus encore comme « expérience totale ». De la « communauté de sensations » qui se tisse au creux des décibels *techno* émerge selon lui une véritable « communauté de compréhension » resserrant ses liens autour du partage d'une vision du monde qui pourrait bien être d'abord et avant tout sonore ou, plus exactement, « sonique ». Cette vision du monde, selon Caroline PROULX, est également fragmentée, fragmentaire. La « fragmentation » dont il est ici question se présente certes comme une forme d'expérience allant jusqu'à l'éclatement, en opposition à la linéarité et à l'homogénéité (du temps, notamment). À travers une recherche d'extase qui est en fait un moyen d'échapper au temps purement « profane » du quotidien, c'est bel et bien toute la vision du monde des raveurs qu'elle semble imprégner.

D'aucuns se demanderont sans doute s'il faut voir dans un tel phénomène une exacerbation de cet *individualisme* si souvent identifié comme caractéristique de notre modernité tardive. Pour Jean-Ernest JOOS, le *rave* est bien plutôt le creuset d'une transformation de soi qui devient également le lieu d'expérimentation de nouvelles formes de relations avec les autres. Ces relations se tissent à partir de la circulation et de la reconnaissance du *plaisir* partagé par des petits groupes qui s'agglutinent les uns aux autres en réseaux, faisant ainsi naître de nouvelles manières d'être-ensemble.

Présente sur la scène *rave* comme sur bien d'autres scènes de la culture contemporaine, la consommation de drogues dites « récréatives » (en particulier l'*ecstasy*) suscite beaucoup de polémique, on le sait, dans les actuels débats de société. Jean-Sébastien FALLU apporte une contribution éclairante à ce débat en présentant une stratégie d'intervention en prévention des toxicomanies qui a précisément été mise au point à l'intérieur du milieu *rave*. Cette stratégie s'éloigne des attitudes purement répressives encore largement dominantes, notamment en Amérique du Nord (cette « tolérance-zéro » dont l'échec est de plus en plus

flagrant), et se fonde sur une approche dite de la « réduction des méfaits » qui a fait ses preuves ailleurs et semble correspondre intimement à plusieurs valeurs repérables dans la culture *techno* elle-même.

Que ce soit en lien avec l'usage des psychotropes ou avec une demande de climats favorisant des conduites paroxystiques et des états de sensibilité altérée, Denis JEFFREY se demande dans quelle mesure la notion de *transgression* (telle qu'on la rencontre notamment dans les réflexions de Georges Bataille) peut éclairer le phénomène *rave*. Poussant son questionnement du côté de la psychanalyse, il s'interroge également sur la fécondité du concept de *régression* pour comprendre ce qui semble ici en jeu dans le vécu des adeptes de la scène *techno*. Gaëlle BOMBREAU s'intéresse elle aussi à la signification du *rave* dans le parcours proprement « initiatique » de bien des jeunes de notre temps. Elle constate un double mouvement balisant l'expérience de plusieurs d'entre eux : un premier qui, idéalisant la sphère festive du *rave*, amène nombre de jeunes à s'y « abandonner » corps et âme, parfois pendant plusieurs années ; mais aussi un second qui, avec le temps et à travers une transformation critique du regard des jeunes, en conduit plusieurs à « abandonner cette scène » pour « passer à autre chose ».

Le *rave* serait-il par ailleurs un phénomène *sui generis* propre à une certaine jeunesse occidentale au tournant d'un millénaire en ébullition ? Non pas, de suggérer Bernard SCHÜTZE, qui y va pour sa part d'une éclairante comparaison entre l'univers *techno* et le carnaval brésilien. Ces deux phénomènes sont ici considérés comme des « machines » de déplacement complet du quotidien en direction de l'espace et du temps festifs. Mais alors que, dans le carnaval brésilien, ce déplacement est étroitement lié à un contexte d'oppression et d'inégalités sociales, le *rave* se caractériserait pour sa part par l'inversion qu'il fait subir à une technologie « instrumentale et productive » pour transformer celle-ci en instrument ludique de jouissance.

Quête de sens, transgression extatique, rituel festif, paroxysme carnavalesque, rite de passage : force est de reconnaître que s'accumulent, au fil de ces contributions, les indices convaincants de la présence d'une forte *religiosité* au sein du phénomène *rave*, au sens d'une définition de la religion débordant des seules formes traditionnelles et, de ce fait, sans doute plus en phase avec les

transformations du religieux à notre bouillonnante époque. C'est, cette fois, la notion de *mythe* — déjà mise à contribution par Caroline Proulx — qui sert de fil conducteur à l'article que Robert VERREAULT consacre aux « origines » du *rave* ; c'est, de manière plus précise, la notion (typiquement postmoderne) de *micromythologie* qui apparaît féconde ici pour repérer, dans le discours sur le phénomène, une filiation essentiellement *symbolique* qui inscrit le *rave* dans la tradition festive et transgressive inaugurée par les *hippies* des années soixante et fait du LSD l'ancêtre de l'actuelle *ecstasy*. Ce faisant, cette entreprise « micromythologisante » contribuerait à faire naître au sein de cette sous-culture un fort sentiment d'appartenance collective.

Venant en quelque sorte clore cette série de regards kaléidoscopiques sur les « technoritualités » et la religiosité *rave*, un second article de François GAUTHIER prolonge l'interprétation proprement religieuse du phénomène dont il fait notamment ressortir le caractère foncièrement festif et l'essence profondément *consummatrice* — telle que, s'opposant à une logique purement *consummatrice*, elle apparaît de manière paroxystique à travers l'éclairage de la notion de *sacrifice*.

*

Ce numéro — et il faut s'en réjouir — prolonge opportunément celui que *Religiologiques* publiait à l'automne 1997 sur le thème des « *Rituels sauvages* » (Jeffrey, Ménard et Pierre (dir.), 1996) et celui qu'elle consacrait deux ans plus tard à l'impact de la postmodernité sur l'économie contemporaine de la religion (« *Postmodernité et religion* », Ménard et Paquette (dir.), 1999). Si tant est que la *religion* ne se limite pas à des formes enracinées dans le passé et y puisant la légitimité de leur étude, alors il est heureux qu'une revue consacrée à l'étude du phénomène religieux *sous toutes ses formes* fasse également sienne la mission d'en explorer aussi les nouveaux visages.

*

Il pourrait certes paraître quelque peu incongru, quand on y pense, d'étudier dans les pages — muettes et silencieuses ! — d'une revue universitaire un phénomène dans lequel la *musique* assume la fonction capitale d'un véritable *axis mundi*... *Religiologiques* est à tout le moins fort heureuse de pouvoir profiter

des avancées de la technologie pour offrir à ses lecteurs, sur son site Web, un certain nombre d'illustrations audio-visuelles du type de musique et d'ambiance qui fait vibrer la tribu — ou la planète ! — *techno*. C'est vraisemblablement là, d'ailleurs, une excellente manière de se familiariser davantage avec un phénomène comme celui dont il est ici question — et, tout compte fait, peut-être même la seule d'y *entendre* quelque chose.

Ouvrages cités

- BEN SAÂDOUNE, Nora, *et al.*, 1997, *Rituel festif / Festive Ritual*, Montréal, Macano.
- CHOINIÈRE, Isabelle, 1997, « L'espace transitoire du corps », dans BEN SAÂDOUNE *et al.*, p. 14.
- COLLIN, Matthew, 1998, *Altered States*, London, Serpent's Tail.
- GAUTHIER, François, 2000, « Le rave, une pensée de la nuit. Rave, ritualité, religion », <http://www.mlink.net/~menardg/techno2001.html>.
- HAMPARTZOUMIAN, Stéphane (dir.), 1999, « *Effervescence techno* », *Sociétés*, 65, Paris et Bruxelles, De Boeck.
- JEFFREY, Denis, Guy MÉNARD et Jacques PIERRE, 1997, « *Rituels sauvages* », *Religiologiques*, 17.
- JOOS, Jean-Ernest, 1997, « Ouvertures. À la surface de la peau », dans BEN SAÂDOUNE *et al.*, p. 11-13.
- MAFFESOLI, Michel, 1984, *Le temps des tribus*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- _____, 1998, « L'interprétation des *raves* », interview par Nicolas BOURRIAUD et Philippe NASSIF, *Art Press*, Hors Série, 19, p. 157-162.
- MÉNARD, Guy, 1999a, *Petit traité de la vraie religion*, Montréal, Liber.
- _____, 1999b, « Quête des sens ? Quête de sens ? », dans Yves BOISVERT et Lawrence OLIVIER (dir.), *À chacun sa quête*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 11-37.
- _____, 2001, « Les déplacements du religieux et du sacré », dans Jean-Marc LAROUCHE et Guy MÉNARD (dir.), *L'étude de la religion au Québec. Bilan et prospective*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 237-249.
- MÉNARD, Guy et Eve PAQUETTE (dir.), 1999, « *Postmodernité et religion* », *Religiologiques*, 19.
- PAINCHAUD, Isabelle, 1997, « Liberté dionysiaque », dans BEN SAÂDOUNE *et al.*, p. 15.
- PETIAU, Anne (dir.), 2001, « *Pulsation techno, pulsation sociale* », *Sociétés*, 72, Paris et Bruxelles, De Boeck.

PUSH et Mireille SILCOTT, 2000, *The Book of E. All about Ecstasy*, London, Omnibus Press.

REYNOLDS, Simon, 1999, *Generation Ecstasy*, New York, Routledge.

SAUNDERS, Nicholas et Rick DOBLIN, *Ecstasy. Dance, Trance and Transformation*, Oakland, Quick American Archives.

SILCOTT, Mireille, 1999, *Rave America. New School Dancescapes*, Toronto, ECW Press.

WARD, Jenni et Chris FITCH, 1998, « Dance culture and drug use », dans *Drug Use in London*, London, Leighton Print, p. 109-124.